

ANTIVAXX MAGAZINE

Numéro spécial en partenariat avec

Le mensuel « On s'en cogne »

Les excuses du Président

Toutes les explications / les rumeurs dévoilées

On vous emmerde mais dorénavant vous saurez pourquoi

Texte vérifié par PCR / Ne pas agiter avant usage / A déguster cul sec

Je voudrais dire, à vous toutes et vous tous, mon profond regret devant les paroles excessives tenues auprès du Parisien et vous dire que je ne les regrette pas vraiment.

Car je les pensais.

Et pour tout vous dire je les pense encore.

Mais je sollicite sinon votre indulgence, au moins votre compréhension et donc de me permettre de présenter ma défense avec la même franchise que celle de mes insultes envers vous, même si peut-être cela va vous emmerder encore un peu plus.

Lorsque je suis apparu dans votre paysage public, ce fut en qualité de conseiller de M. Hollande en vue d'une collaboration que pourtant ni lui ni moi n'avions choisie. Je m'explique.

Les institutions financières, qui ont depuis plusieurs dizaines d'années un droit de regard, de conseil, voire de veto, sur la politique de ceux des pays occidentaux qui sont assez faibles et stupides pour leur avoir fait confiance, ont assez vite repéré le danger que représentait M. Hollande : aussi ambitieux et opiniâtre que bon vivant et respectueux des lois, ce président un peu mou mais assez imprévisible risquait de devenir un vrai danger et, s'il fallait un jour choisir entre la France et la finance, pourrait très bien, même sans logique apparente, choisir la première et ignorer ou mettre de côté la seconde.

Il était exclu pour nous de laisser mettre en péril notre influence et les centaines de milliards que nous avons déversés année après année pour détruire votre économie puis financer votre train de vie. Or les solutions pour reprendre le contrôle d'une situation, que M. Sarkozy avait assez bêtement gâchée à force de se croire seul maître à bord d'un grand huit griffé Rolex, n'étaient pas très nombreuses. Il fallait supporter M. Hollande, éviter qu'il ne s'écarte trop de la voie tracée et, surtout, préparer sans tarder la suite.

Donc je fus désigné pour être engagé à l'Élysée et y prendre régulièrement de l'importance. M. Hollande ne se méfia pas de mon arrivée car je fus recommandé par plusieurs des amis de son équipe qui étaient aussi les nôtres. Ainsi, je pus finalement assez aisément faire passer nos idées comme s'il s'agissait des miennes.

Mon côté flagorneur et enthousiaste fit beaucoup, surtout lorsque j'emballais nos demandes et suggestions dans un vernis assez bobet, un peu start-up auquel M. Hollande ne comprenait pas grand chose, mais dont la modernité brandie servait de poudre aux yeux voire de vague caution. J'ai fait passer à l'époque déjà des mesures qui ne bénéficiaient pour l'essentiel qu'aux grosses entreprises. Et ainsi nous faisons coup double : M. Hollande croyait sérieusement que nous apportions un remède au chômage cependant que les mesures prises devenaient la démonstration qu'il trahissait, involontairement certes, ses promesses. Honnêtement il y a même des jours où nous étions à deux doigts d'en rire. Je suis arrivé à faire passer l'idée parfaitement contradictoire que faciliter les licenciements allait augmenter l'embauche, formule paradoxale qui a d'autant mieux percé que je l'avais présentée comme une innovation intellectuelle. Et puis M. Hollande me faisait une telle confiance que je pris très vite beaucoup d'importance et me fis ainsi connaître du public, c'est-à-dire de vous, petits nigauds.

Le plus difficile fut de négocier le virage de ma sortie du gouvernement et d'asseoir juste au bon moment l'idée de ma candidature. Pas trop vite car sinon M. Hollande eut pu réagir et me renvoyer à l'anonymat. Mais assez prestement tout de même afin que j'aie le temps de m'installer dans l'inconscient collectif comme candidat.

Grâce à la presse de plusieurs de nos amis, j'ai bénéficié d'une bonne campagne dans le landerneau parisien, qui me présenta d'abord comme un économiste chevronné, quand bien même, à l'instar de mes amis parasites de la haute

finance, je n'y connais à peu près rien. Simultanément je fus mis en avant comme le porteur juvénile d'un projet neuf et généreux, alors que notre idée était, et demeure, de vous ramener au bon temps des maîtres de forge, à l'époque où vous saviez travailler en silence et pour pas trop cher. Car comme vous l'avez deviné, je pense, ce qui nous gêne dans la relation de travail, ce n'est pas le travail : ce serait plutôt le salaire. Donc si l'on peut réduire le salaire et vous mettre dans une situation tellement difficile (aujourd'hui mon vocabulaire décomplexé me ferait dire merdique) pour que vous l'acceptiez, nous sommes plus rassurés, plus secure même comme je dis souvent à nos visiteurs extasiés devant mon anglais trop top.

Mais je reviens à l'élection présidentielle qui s'est déroulée, vous le savez, comme dans un rêve. De la gauche moribonde écartelée entre son centre de notables provinciaux et sa gauche barricadiste, à la droite dont le Canard, fort opportunément renseigné, m'offrit la tête du seul adversaire dangereux, je passai le premier tour avec mon fameux air de ne pas y toucher. Il ne me restait plus au second tour qu'à écarter l'extrême droite en ajoutant à ma panoplie les lauriers de sauveur de la démocratie et l'affaire était dans le sac.

Dès mon entrée en fonction je vous avais prévenu que le tarif avait changé. Mais à peu près personne n'a compris que par jupitérien, je voulais surtout dire bonapartiste. Car j'ai une très haute idée de moi-même. Je suis même d'un naturel capricieux et je n'aime pas qu'on me résiste. Et surtout, je suis aux ordres de qui m'a installé : la finance et la grande industrie. Et donc j'ai taillé dans le vif. Ce fut assez aisé car, outre les pouvoirs que me réserve la constitution, l'assemblée élue est composée en majorité de non-professionnels qui jamais n'auraient réussi à faire la moindre carrière politique. Certains arrivés à Paris savaient à peine où se situait l'Assemblée Nationale. Et ces gens me (et nous) doivent tout. J'en ai donc à peu près tout obtenu.

Le seul écueil fut la période des gilets jaunes où vous m'avez mis en difficulté. J'étais allé trop vite dans les mesures d'oppression fiscale. Je suis beau joueur et je le reconnais. Mais comme vous le savez aussi, je me suis bien repris : quelques milliards de plus pour éteindre les incendies les plus délicats et puis un tour de France des mairies et des salles des fêtes, tellement long et ennuyeux que plus personne ne sait ce que j'ai bien pu y noyer.

Enfin et surtout, un renforcement sans pareil des mesures répressives. Dorénavant les forces de l'ordre attaquent bille en tête et vous savez ce que vous

risquez s'il vous prend l'envie de manifester. Ajoutez à cela le fait que la presse détenue par nos amis ne parle des manifestations qu'avec notre agrément, bref, dans mon pays, il vous faut maintenant pas mal de cran et de candeur pour battre mon pavé.

Et puis est venu le Covid : là honnêtement le lancement fut délicat et je ne remercie jamais assez mes amis stratèges américains qui m'ont tout de suite indiqué la conduite à tenir. Une épidémie pareille ne se présente pas tous les jours. Je suis même le premier président de la cinquième république à en avoir bénéficié. Et donc il était exclu de la laisser gâcher.

Le premier écueil vint de Marseille, cette ville du Sud que je déteste. Les gens y sont rétifs, indisciplinés, bruyants, goinfres, et puis, comment vous le dire, cette joie de vivre méditerranéenne contraire à toutes les règles de la finance nous est insupportable. Là-bas vit un très grand infectiologue contre lequel déjà ma ministre de la santé m'avait prévenu : rétif lui aussi, et gênant, très gênant, capable de nous casser la baraque. Donc sur ce point j'ai temporisé. Je suis même allé lui rendre visite au printemps, histoire de faire un peu semblant. Une journée interminable à écouter toutes les solutions médicales pour prendre précocement en charge les malades. Dingue. A écouter ce type, il n'y aurait presque plus d'épidémie. Dans le détail, je n'ai rien compris. J'aurais pu car je suis plus intelligent que lui, mais je n'ai rien écouté. Quelques photos et retour à Paris. Mais Dieu que ce fut long. Finalement c'est un copain médecin parisien qui a trouvé la parade : comme il ne pouvait pas y avoir de traitement existant, c'est que celui proposé par le gars de Marseille devait forcément être dangereux. Je les ai laissés monter un peu tout ça en épingle et ça n'a pas mal marché. Tellement que les soins sont restés à Marseille et n'en sont pas ressortis. Après tout qu'ils se les gardent leurs traitements. Si ça les amuse de se soigner. Du moment que ça ne s'ébruite pas.

J'avais autre chose à faire, et pour commencer un bon confinement : six à huit semaines de placard et vous moufteriez nettement moins. Je me suis fait passer à la télé plusieurs fois, l'air grave, genre nous sommes en guerre et tout le tremblement. Et ça a marché du feu de dieu, enfin de moi. Plus personne dans les rues, la police qui patrouille style robocop, des amendes balancées en veux-tu, en voilà à n'importe quel pomme. Une ambiance de génie. La fin du monde pour vous. Le début pour nous. Et pas un poil qui dépasse. Même que mes petits potes sont allés jusqu'à coller la grand maman Klarsfeld : soi-disant que la dame allait à la pharmacie. Manque de bol : on ne me la fait pas.

Ensuite, une fois que vous avez arrêté de vous prendre pour un peuple libre et que vous avez attendu bien sagement que je vous entrouvre la porte, on a pu mettre en place le reste. Bon je reconnais qu'avec le Remdesivir on a un peu merdé. Déjà, vous voyez. Pour un produit mutagène et qui ne sert à rien ! Et avec ça dangereux pour le cœur et les reins : bref on a un peu poussé le bouchon. Vous n'aviez qu'à avoir les reins un peu plus solides. Non je dis ça parce le cœur c'est moi qui l'ai et il est bien accroché. Cela dit on a des excuses : la maîtrise complète et les vaccins n'étaient pas prêts et il fallait bien occuper le terrain. Donc le Remdesivir nous a amené à l'automne jusqu'à ce que l'Europe en achète pour 1 milliard. Une sacrée belle martingale, un peu sur les jantes vu que l'OMS venait de dévoiler le pot aux roses, mais bon c'est passé.

Ensuite encore quelques coups de pieds aux fesses les gâtés, confinement, bouclage des restaurants et tout le toutim. J'ai même fermé les stations de ski. Une année blanche : celle-là je ne pouvais pas la rater ! On savait que ça ne servait à rien. Mais pour vous faire vacciner il fallait bien que je maintienne la pression. Et ça a démarré fort, très fort. La pression maintenant vous connaissez.

A partir de là je dois vous rappeler que si c'est moi qui dirige et vous qui subissez, ce n'est pas sans raison. En gros et pour vous résumer le schéma, vous n'apprenez rien, ne retenez rien et refaites cent fois les mêmes erreurs. Alors que de notre côté nous enregistrons les imprévus et veillons à ne pas les laisser se reproduire.

Des exemples ? Volontiers : la crise des subprimes nous a montré que dépendre des états était délicat. D'accord en 2008, les états ont mis la main à la poche (la vôtre) pour nous renflouer et éponger nos pertes spéculatives, mais il a tout de même fallu leur secouer les miches et menacer de vous faire perdre vos petits bas de laine avant qu'ils ne se décident à casquer. On s'est donc dit que ce serait plus simple d'inverser définitivement la maîtrise, de faire en sorte que ce soit vous et les états qui dépendent de nous. Pour ce faire nous avons ouvert plus largement encore les vannes du crédit en vous incitant à y puiser sans limite. Plus nous asséchons votre autonomie économique, et plus nous finançons votre train de vie artificiel, plus vous êtes endettés et dépendants. Nous sommes arrivés à un stade parfait où une réduction du robinet d'un simple petit quart de tour vous mettrait immédiatement à genoux. Vous comprenez pourquoi nous avons à ce point arrosé le pays depuis le début de la crise du covid : silence, on paie.

Surtout que, le propre de la finance mondiale (vous allez rire) c'est d'être devenue mondiale : les fonds d'investissement américains, pour ne citer que cet exemple, sont partout : actionnaires des laboratoires, des géants du numérique, des industries de surveillance et liés par tous les canaux aux institutions qui prêtent aux états. Et donc pour résumer, et parce que vous ne seriez pas capables de comprendre les détails, lorsque je vous achète un vaccin avec l'argent prêté par la finance, le prix va à peu près directement dans la même poche mais vous le devez toujours sous forme de dette. Vous allez me dire que vous payez deux fois ? Question d'habitude. Vous vous y ferez. Et puis sincèrement à part moi, qui va vous l'expliquer ?

Un autre exemple ? Nos copains des laboratoires, qui représentent d'ailleurs une part considérable de notre monde de la finance, ont eux beaucoup appris du ratage épidémique et vaccinal de la grippe H1N1 en 2009. Vous avez oublié, mais pas nous ! A l'époque la base était bonne mais les moyens ont manqué. Une épidémie qui démarre, un vaccin produit et vendu en masse et la création de vaccinodromes avec mise à l'écart des médecins. Tout y était sauf deux facteurs majeurs : la contrainte chez les médecins, qui à l'époque ont pas mal râlé, et la trouille chez vous. En bref tout cela était assez mal engagé. Donc on a corrigé. Depuis les médecins sont tenus plus fermement, notamment grâce aux lois qui sous couvert de vous baliser le parcours de soin ont surtout permis de cadrer les généralistes. Donc en 2020, l'interdiction de soigner en mars, puis de s'exprimer en décembre sont passées sans anicroche. Et pour vous, la trouille, et bien c'est mon petit boulot depuis deux ans.

Ce qui me ramène à fin 2020, quand, après deux confinements, les restaurants et cinémas bouclés et des fêtes tristes à (vous faire) pleurer, sont sortis les vaccins.

D'abord les labos ont sortis leurs seringues, de toutes les marques et de toutes les couleurs. Et là, honnêtement chapeau les toubibs. Là ils ont assurés. En général ils sont plutôt en retrait, genre pas sur la tête s'il vous plait. Mais là non, le grand jeu. Du jamais vu. Les meilleurs ont même commencé par le SAV, et foncé sur les plateaux TV sans rien savoir, pour assurer que le bidule était efficace, sans danger et tout et tout, sur le ton de : pour vous c'est tout nouveau, mais nous on le connaît depuis 20 ans vous pensez. Super. Imaginez, le constructeur automobile qui garde dans son usine une voiture révolutionnaire parfaitement au point, pendant vingt ans, sans rien dire à personne et puis qui tout d'un coup la présente : sincèrement (enfin je blague), soit elle ne marche pas, soit elle est dépassée, soit il ne l'a jamais fait tourner, et donc dans tous les

cas il se fiche de vous. Les chances que ça marche sont de l'ordre de zéro. En gros vous n'achetez pas. Nous si. On a tout acheté. Il restait à vous les injecter et c'est ce à quoi par contraintes successives je m'emploie soigneusement depuis un an.

Je veux bien vous répéter comment je vous ai amenés là, mais vous observerez que je dis vrai quand j'insiste sur votre crédulité et votre absence de toute mémoire, même immédiate.

D'abord j'ai organisé la communication : entre les mandarins TV littéralement scotchés sur les plateaux de peur de revenir à leur anonymat assez chiant (vous voyez ça me reprend), les multiples autorités, conseils et responsables scientifiques plus ou moins has been (vous avez vu mon anglais) et ma fine équipe de ministres et porte-parole, le tir nourri dans les médias était imparable. Soyez francs : depuis deux ans y a-t-il un seul jour où vous n'avez pas pensé au Covid ? Une seule semaine où vous n'avez pas eu un peu la trouille, celle que vous voulez noter bien, celle de la maladie, celle de mourir, ou de perdre un proche, celle de ne pas pouvoir sortir ou aller au restaurant, celle de prendre une amende, de ne pas retrouver votre vie d'avant ? D'accord nous avons mis les moyens, mais honnêtement reconnaissez que tout est assez bien ficelé (vous surtout).

Dans l'ordre, puisqu'il faut tout vous dire et vous redire : le vaccin d'abord nous l'avons étalé selon les classes d'âge afin que ça ait l'air progressif. Ensuite je vous ai susurré à la fin de l'hiver l'idée d'un pass, mais vous n'avez pas écouté. Ensuite j'ai demandé en mai au ministre de la santé de glisser dans la loi de sortie du troisième confinement la création d'un pass sanitaire. En soi cette notion était contraire au but même de la loi, mais ça n'a posé aucun problème à mes petits députés qui ont tout voté comme des grands. Et le ministre est même venu promettre que ce pass ne serait jamais étendu. Celui là de ministre il faudrait l'encadrer. Jamais vu ça. Un aplomb et un culot. On dirait moi, mais en moins distingué. En moins franc aussi, parce que lui il vous emmerde mais moi je vous en préviens. C'est quand même plus classe.

Donc comme je vous le disais, à fin mai le pass était sous toit, prêt à ronfler. A peu près aussi pétaradant que l'épidémie à l'inverse était au point mort. C'est le moment que j'ai choisi pour mettre au point la suite du plan maîtrise des sans-dents, ainsi nommé en hommage à mon prédécesseur. Avec mes amis et conseillers américains nous avons donc décidé de préparer l'extension du pass et

simultanément la troisième dose. L'extension du pass, c'était un vrai coup de Jarnac. Moins de deux mois avant de m'être engagé au contraire. Et je ne suis pas peu fier de l'avoir annoncé deux jours avant la fête nationale. Incroyable, c'est passé comme le reste. Le ministre de la santé, comme d'habitude a été parfait.

La troisième dose, c'est encore mieux. Ce fut de l'art. Quand mon copain de chez Pfizer me l'a proposée, je suis resté incrédule. Mettez-vous à ma place : fourguer la dose 3 au moment où j'oblige à faire les doses 1 et 2. Et bien c'est passé aussi. Le motif ? un peu fumeux, tellement même que le Conseil scientifique ne savait plus trop quoi dire. Ca ne fait rien : quand je prends mon air grave, chers compatriotes, nous sommes en guerre, patacoufin, rien ne me résiste. Même le premier ministre était scié. Pourtant je l'avais choisi un an plus tôt pour son absence totale d'état d'âme. Il faut dire qu'il me fallait remplacer le précédent qui commençait à me fatiguer avec son profil poivre et sel, et son air de ne jamais savoir s'il allait juste sortir ou s'il venait de rentrer, toujours le pied dans la porte, mais jamais la même. Il fallait que ça change, surtout pour la vaccination globale. D'où le nouveau, fidèle, sombre, dur à la tâche, et même, comment dire, un peu chiant (désolé). Mais là avec la troisième dose, le bougre s'est éclairé d'un coup. Et c'est vrai que je vous ai bien possédé car dans la nuit même du 12 juillet, les standards de réservation ont été pris d'assaut. Dans la soirée on a fait une mégateuf, tout au Laurent Perrier Grand Siècle. Un must.

Ensuite rebelote avec l'obligation pour les soignants, le vaccin pour les jeunes, et puis les enfants, le pass subordonné à la dose 3 et bientôt la dose 4. A chaque fois, Conseil de défense, conf de presse d'un ou deux ministres, le porte-parole sur toutes les ondes, menaces diverses, cas positifs, air grave, la faute aux non-vaccinés : certains pètent les plombs et se résignent. En gros tout roule.

Je dis tout roule, oui, mais, nous nous sommes aperçus qu'un petit noyau n'en démord pas et refuse toujours ma pique. On en a beaucoup parlé avec les gars, peut-être même trop. Je sais bien que ce vaccin ne sert à peu près à rien. Il n'y a plus que le ministre de la santé qui empile des millions de cas par semaine et fait semblant de continuer à y croire. Il devrait prendre des vacances. Ca va finir par se voir. Je sais bien que si l'hosto n'en peut plus c'est parce que nous lui serrons la bride sans discontinuer depuis dix ans. Je sais aussi que même si ce satané vaccin marchait, le fait que quelques pourcents ne soient pas vaccinés ne changerait rien au problème. Oui, mais.

Oui mais les réfractaires ont un tort majeur, celui d'exister. D'abord ils ne demandent qu'à s'amplifier parce qu'avec le renouvellement continu des doses, finalement tout vacciné est un non-vacciné qui s'ignore. Ensuite parce que cela veut dire qu'une partie du territoire résiste à mon autorité. Et ca, comment vous le dire, cela m'est rigoureusement insupportable. J'exige que l'on obéisse et ce d'autant plus que l'on considérerait mes ordres comme aberrants ou iniques.

Donc j'ai bien réfléchi : l'obligation vaccinale ferait de vous des quasi martyrs et n'aboutirait à rien. De plus je ne dois pas vous éradiquer complètement non plus, si je veux continuer à pouvoir dire que tout est de votre faute. Je vais donc continuer et amplifier mes pressions, mais en vous laissant dans le vague, juste en vous disant que je vais vous emmerder.

Alors oui je suis grossier et je vous insulte. Cela ne me ressemble pas tant car je suis au naturel un garçon plutôt courtois et bien élevé. Mais ça me défoule. Voilà, maintenant vous savez où j'en suis. La suite vous la lirez dans mes mémoires dont l'achat sera obligatoire.

Je vais vous emmerder, je m'en réjouis d'avance et ça me fait bien marrer.

Fin de transmission

Pour continuer à emmerder veuillez vous identifier

Fin de transmission
